

Patrick Pécherot

Les brouillards de la Butte



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Patrick Pécherot

Les brouillards de la Butte

Gallimard

Extrait de la publication

*Retrouvez Patrick Pécherot sur son site Internet :
www.pecherot.com*

© *Éditions Gallimard, 2001.*

Né en 1953 à Courbevoie, Patrick Pécherot a exercé plusieurs métiers avant de devenir journaliste. Il est également l'auteur de *Tiuräi*, de *Belleville-Barcelone* et de *Boulevard des Branques* et s'inscrit, comme Didier Daeninckx ou Jean Amila, dans la lignée de ces conteurs engagés d'histoires nécessaires. Tous les romans de Patrick Pécherot sont disponibles aux Éditions Gallimard. *Les brouillards de la Butte* a reçu le Grand Prix de littérature policière 2002.

Les brouillards de la Butte sont librement inspirés de l'œuvre et la vie de Léo Malet. Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé n'est donc pas fortuite. Ce modeste hommage au créateur d'un des personnages mythiques du polar n'aurait pas été possible sans quelques mauvaises fréquentations. Qu'elles en soient remerciées. Et notamment :

ROLAND DORGELÈS : *Bouquet de Bohème* (Albin Michel)

MAURICE HALLÉ : *Par la grand-route et les chemins creux* (Le Vent du Ch'min)

AUGUSTE LE BRETON : *Les Pégriots* (Robert Laffont)

LOUIS LECOIN : *Le Cours d'une vie* (édité par l'auteur)

LÉO MALET : *La Vache enragée* (Hoebecke)

PIERRE ANDRÉ BOUTANG : *Océaniques spécial Léo Malet* (La Sept)

GAÉTAN PICON : *Le Surréalisme* (Skira)

BERNARD THOMAS : *La Belle Époque de la bande à Bonnot* (Fayard)

Et bien sûr *Nestor Burma* lui-même (en long, en large, en travers, aux éditions Robert Laffont et avec Tardi aux Éditions Casterman)

*Le bal des innocents battait son plein
Les lampions prenaient feu lentement
dans les marronniers*

ANDRÉ BRETON
Tournesol

Le type qui me faisait face me fixait sans me voir. Le discret sourire qui flottait sur ses lèvres lui donnait une expression de stupeur amusée. Peut-être une pensée légère avait-elle traversé son esprit. À moins que ce ne soit l'incongruité de sa situation. Sait-on ce qui peut vous passer par la tête dans de tels moments ? En tout cas, il devait être d'un naturel aimable. Moi, à sa place... Mais j'aimais mieux ne pas y être, à sa place, parce que l'homme qui me regardait avec tant d'insistance était mort, et bien mort.

— Merde !

Lebœuf ne parlait pas souvent mais il venait de résumer ce que nous pensions tous les quatre.

Cottet a levé sa lampe. Sous la lueur dansante, le cadavre avait l'air de se foutre de

nous. Il pouvait. Ce n'est pas tous les jours que quatre malfrats tombaient sur un macchabée en ouvrant un coffre-fort.

Dehors, le vent redoublait. En hurlant, il s'engouffrait sous la porte. J'ai reculé d'un bond.

— Il a bougé !

— Hein ? Qui ?

Le mort, il venait de remuer. En un éclair, on l'a vu plonger, la tête la première. Il a touché le sol avec un craquement de bois sec. On le contemplait, horrifiés, quand une longue plainte s'est élevée de son corps raidi. Aiguë, tout d'abord, elle est passée dans les graves avec la puissance d'un basson.

Nous nous regardions, incrédules.

— C'est pas vrai !

— Si !

— Il pète ?

Cottet a éclaté d'un rire nerveux qui nous a gagnés l'un après l'autre. Et plus nous nous tordions, plus le mort lâchait ses flatulences. C'était vraiment un macchab de bon poil.

Raymond a ramené le calme.

— Bon, assez... Hé, les mecs, arrêtez un peu !

Le sang circulait à nouveau dans nos vei-

nes. Du sang chaud, de vrai vivant. Et c'était bon de le sentir bouillonner. Peu à peu, l'hilarité a décliné, nous laissant essoufflés et larmoyants.

Un mouchoir sur le nez, Raymond retournait le défunt du bout du pied. Il s'est écarté pour avaler une goulée d'air.

— C'est une infection.

Cottet est parti d'un nouveau hoquet.

— Pour puer, il pue, la vache ! Pas possible, c'est le pétomane.

— Je ne sais pas qui c'est, mais on l'a buté.

La pensée qu'il pût s'être enfermé tout seul ne nous avait pas effleurés, mais le constat de Raymond nous ramenait à la réalité. Nous avions sur les bras la dépouille d'un homme assassiné.

Le silence s'est installé. Épais. Seulement troublé par le bruit du vent qui charriait des bourrasques de neige. Le jour allait se lever sur Montmartre, et par-dessus l'odeur de charogne, commençait à peser celle des emmerdements qui s'amoncelaient à l'horizon.

Elles n'avaient pas mis longtemps à me trouver, les emmerdes. À croire que je les attirais.

J'étais monté à Paris de mon Midi natal, bien décidé à larguer la routine sur le quai des départs. À peine arrivé, la mistoufle s'était accrochée à mes basques comme une sangsue.

À Montmartre, la bohème fleurissait avec un parfum de liberté. Elle se fanait tout aussi vite. L'estomac qui couine, les croque-nots qui boivent la tasse, l'hôtel pas payé et l'ardoise au bistrot étaient le lot des artistes dans mon genre. Ceux qui cherchaient fortune autour du Chat Noir, comme on le chantait. Pourtant, j'étais certain d'être un rimailleur de première. À dix-huit piges, on ne doute de rien. Surtout pas de son talent. J'exerçais le mien à la Vache Enragée, le cabaret de Maurice Hallé.

C'est Colomer qui m'y avait pistonné. Un

gars formidable, Colomer. Je l'avais rencontré à Montpellier, dans un meeting où il prêchait la bonne parole sous les plis du drapeau noir. Mon enthousiasme l'avait amusé.

— N'hésite pas à passer au *Libertaire*, petit. Il y aura toujours une place pour toi.

Le genre de trucs qu'on balance dans l'euphorie du moment, sans y attacher d'importance, mais tout à fait capable de faire son chemin dans la cervelle d'un même. J'avais ruminé ça pendant un an, rêvant de fraternité et de grande aventure.

Et puis un jour, n'y tenant plus, j'avais brûlé le dur. Bonjour Paname !

Aussi sec, je m'étais pointé au *Libertaire*. Colomer m'avait offert un lit. Le lendemain, il me présentait à Hallé, un genre de poète-paysan qui avait essayé de marcher dans les traces de Gaston Couté. À toute heure du jour, et surtout de la nuit, il se trimbalait en bourgeron bleu, le grand chapeau sur l'oreille et la lavallière au cou.

Pas trop regardant, il m'avait accepté dans son cabaret, place Constantin-Pecqueur. Depuis, perché sur une estrade perdue dans la fumée, je braillais mes couplets d'une voix

de fausset pour dominer le brouhaha de la salle.

Le reste du temps, j'expédiais des petits boulots. Crieur de journaux, rabatteur aux portes des boîtes de nuit, grouillot et même nettoyeur de cadavres à la morgue.

J'avais fini par débarrasser le plancher de Colomer pour celui d'un garni dégoté à Château-Rouge. Une piaule mal chauffée avec un matelas à punaises et des cloisons aussi épaisses qu'une feuille de Job. Je pouvais au moins profiter des concerts dans les carrées voisines. Variations pour sommiers et soupirs. Ça occupait mes soirées.

Depuis peu, je m'étais lié avec une bande d'illégalistes, comme on disait alors. Puisque la propriété c'était le vol, autant se faire brigand. D'ailleurs, on ne pillait pas, on récupérait, nuance ! Depuis Bonnot et les bandits tragiques, la mode était passée, mais elle gardait ses adeptes.

Bref, je m'étais acoquiné avec Raymond, Cottet et Lebœuf. Un trio de Pieds Nickelés. Moi, je faisais le quatrième couteau. Enfin, si on peut dire, parce que le surin était interdit. Pas de sang dans le travail. Une règle ! Et une assurance, rapport à la bascule qui fonctionnait toujours. Pas ques-

tion de passer dans les bras de la veuve au petit matin !

Pourtant, alors que je contemplais le machabée péteur, dans l'aube blafarde, l'ombre de la guillotine, je la voyais bien se profiler au-dessus de nos têtes.

Le vent avait cessé. Les premières lueurs du jour pénétraient dans la pièce, mais notre cauchemar n'était pas de ceux qui s'envolent au réveil. Sur le parquet, le type reposait toujours, plus raide qu'un balai.

Raymond avait eu beau le fouiller, inspecter ses vêtements... rien, pas une trace, pas une marque. Nib de nib ! Un mort sans pedigree. Ses chaussures usées, son costard élimé désignaient le traîne-la-dèche. Sa chemise trahissait la liquette unique, lavée le premier du mois et portée jusqu'au trente. Ce cadavre minable détonnait dans un coffre-fort de classe.

Le coffiot, on avait eu un sacré boulot pour le trimbaler depuis l'avenue Junot. Pour la cambriole, deux techniques : opérer sur place ou déménager. La seconde est plus

duraille mais elle permet d'emporter le taf à la maison. C'est pratique quand on dispose de peu de temps. Pour transbahuter le Fichet, Lebœuf avait fait merveille. Faut dire que dans le civil, il était lutteur de foire. En maillot moulant, il paradait à l'entrée des baraques foraines, de Neuneu à la Nation.

Pendant qu'un rigolo bramait ses boniments dans un porte-voix, Lebœuf soulevait des haltères plus lourds que des rails de chemin de fer. Les candidats au combat ne se bouscullaient pas au portillon, pourtant, quand un mariolle se dévouait, Lebœuf prenait garde à ne pas l'esquinter. C'était un tendre.

« Avec qui voulez-vous lutter ? Gréco-romaine, pancrace et, discipline terrible qui nous vient d'Amérique : le catch ! Choisissez, monsieur, ou faites choisir madame. Le premier qui fera mordre la poussière à son adversaire sera déclaré vainqueur. Attention, les deux omoplates devront toucher le sol. À la loyale ! Notre arbitre, Lord Springfield, de Londres, spécialiste du noble art, veillera à la régularité du match. Entrez, entrez, mesdames et messieurs, vous verrez du spectacle et du beau sport. Entrez, mesde-

moiselles, vous pourrez admirer des athlètes superbes, dignes des olympiades antiques. Entrez, entrez, demi-tarif pour les militaires ! »

Quand l'occasion s'était présentée, Lebœuf était passé des poids en fonte aux bahuts blindés, sans prononcer plus de deux mots.

Écarlate, les muscles bandés, les yeux exorbités, les veines du cou gonflées comme des tuyaux d'arrosage, il soulevait un engin qui avait nécessité au moins quatre costauds pour être installé. Lorsqu'il l'avait suffisamment décollé du sol, nous glissions un diable sous sa base et roulez jeunesse ! Pour les déménagements, on repérait des rez-de-chaussée, pas question de se farcir des étages avec une charge pareille. Raymond avait bricolé une série de plans inclinés qui nous permettaient de franchir les marches des perrons et de hisser notre fardeau à l'arrière du camion qui nous attendait. C'est chez Lebœuf qu'on dépiautait nos trophées. Sa cambuse servait de dépôt. Comme les foires bougeaient et qu'il refusait de quitter Paris, il s'était fait chiffonnier. Il ramassait de tout, mais un garde-manger plombé, garni de viande froide, c'était quand même la première fois.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Blanche

L'HOMME À LA CARABINE, 2011.

Dans la collection Série Noire

TRANCHECAILLE, 2008 (Trophée 813 du meilleur roman noir francophone 2009), Folio Policier n° 581.

SOLEIL NOIR, 2007, Folio Policier n° 533.

BOULEVARD DES BRANQUES, 2005, Folio Policier n° 531.

BELLEVILLE-BARCELONE, n° 2695, 2003, Folio Policier, n° 489.

LES BROUILLARDS DE LA BUTTE, n° 2606 (Grand Prix de littérature policière 2002), Folio Policier n° 405.

TERMINUS NUIT, n° 2560, 1999.

TIURAIĬ, n° 2435, 1996 Folio Policier n° 379.

Chez d'autres éditeurs

L'AFFAIRE JULES BATHIAS, collection Souris Noire, Syros, 2006.

LE VOYAGE DE PHIL, collection Souris Noire, Syros, 2005.

COLLECTIF : PARIS NOIR, Akhashic Books, USA, 2007.

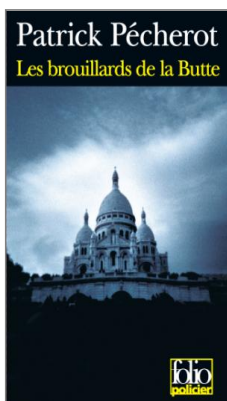
Avec Jeff Pourquoié

VAGUE À LAME, Casterman, 2003.

CIAO PÉKIN, Casterman, 2001.

DES MÉDUSES PLEIN LA TÊTE, Casterman, 2000.

Retrouvez Patrick Pécherot sur son site internet :
www.pecherot.com



Les brouillards de la Butte Patrick Pécherot

Cette édition électronique du livre
Les brouillards de la Butte de Patrick Pécherot
a été réalisée le 17 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070325917 - Numéro d'édition : 181419).

Code Sodis : N56025 - ISBN : 9782072493201
Numéro d'édition : 253862.